

Le froid. La faim. Les deux mots tournent sans cesse dans la tête de l'enfant recroquevillé au fond de la grotte. Deux mots qui prennent toute la place dans son ventre et dans sa poitrine et l'empêchent de penser à la douleur de sa main, de penser à la peur. Faire cesser le tourbillon des images à l'intérieur de son cerveau.

Images de son ami emporté par la bête. Images de cette gueule béante aux crocs d'acier. Images de sa fuite à travers les herbes et les roches jusqu'à ce grand cirque barré par une ligne de falaises dans laquelle il a trouvé la grotte qui lui sert de refuge.

Trois jours et trois nuits à courir le causse après avoir fui le bague sans savoir où aller, évitant les fermes et les troupeaux, marchant la nuit à la lueur de la lune et dormant le jour en s'enfonçant dans les avens glaciaux. Cherchant la nourriture comme des chiens errants en rôdant autour des bergeries pour ramasser quelques raves tombées des charrettes, dévorant un oiseau trouvé mort sur le chemin, buvant l'eau verte des dolines. Luttant contre le froid qui s'insinue partout, le vent qui souffle aux oreilles sans discontinuer sur cette vaste étendue où rien ne l'arrête, le vent qui rend fou. Et la peur.

Le deuxième jour, ils ont rencontré la bête. Un grand bruit de cavalcade qui résonne de rochers en rochers, de pierres en pierres et puis comme un souffle chaud et malodorant qui vient lécher les chevilles des deux fuyards. Lui qui se couche derrière un muret de pierres abandonné et l'autre qui court à découvert. Le cri qu'il ne pousse pas pour le prévenir. Et la bête qui arrive, énorme, haute de quatre pieds au moins, le pelage luisant et la gueule grande ouverte qui semble devancer tout le corps. La bête qui fond sur l'enfant. Le hurlement du petit se terminant en une plainte inaudible et le bruit presque métallique des dents qui déchirent et qui broient.

Après le silence. Lui toujours terré derrière le mur. Il ne veut pas voir, il appuie son visage contre la terre. Au-delà, la bête qui grogne encore, la gueule emplie de sang. La galopade qui reprend et la vision infernale de ce grand corps presque humain emportant sa proie exsangue entre ses pattes.

Partir au plus loin, ne pas regarder en arrière, ne plus rien entendre, ne pas pleurer, ne pas gémir. Ne pas regarder le passé. Ne pas penser

aux parents, morts déjà depuis trois ans, à la vie qui a basculé dans l'enfer. Courir. Courir jusqu'à ce qu'une boule de feu lui dévore la poitrine.

Et tout à coup, cette falaise de roches blanches barrant l'horizon, indiquant la fin de la route. Là où tout va finir certainement. Là où il n'y a plus de retour. La bête est à ses trousses, il le sait, il le sent. Quand elle aura dévoré l'autre, elle viendra le chercher, lui. Escalader la paroi est impossible, il a essayé et s'est abîmé la main en retombant sur une pierre. Mais cette douleur est presque aimable. Il faut chercher ailleurs mais ailleurs, il n'y a rien. Trouver la grotte, s'enfoncer dans la roche, au plus profond. Y disparaître jusqu'à devenir de la pierre soi-même. Et attendre. Attendre alors qu'il n'y a rien. Le jour et puis la nuit. Le froid. La faim.

La caverne est comme le ventre d'un monstre. Il sait qu'il devra sortir pour ne pas y mourir mais s'il sort, il mourra sous les dents de la bête. Le jour est revenu. Il garde les yeux grands ouverts, tendus vers cette lueur blafarde venue de la fissure dans le rocher par où il est entré.

Une ombre voile la lumière. Le bruit d'un souffle rauque comme une forge semble résonner dans toute la grotte. Il se colle à la paroi, il sait qu'il ne peut plus fuir.

La bête est là, elle est revenue pour lui.

I Rodez – Commissariat – Jeudi 4 février

L'inspecteur Adrien Levasseur se réjouissait de son nouveau bureau. Cela faisait deux mois que le commissaire Reynouard lui avait fait cette bonne surprise en lui permettant d'investir cette pièce vide. Il pouvait enfin quitter le capharnaüm de la salle principale dans laquelle oeuvrait Monsieur Millard et qui servait à accueillir le public. Adrien ne doutait pas qu'il devait sa promotion à la manière dont il avait résolu l'affaire Montel l'année précédente. Le jeune homme se souvenait du crime et de sa résolution avec des sentiments mitigés. Il était heureux de la façon dont il avait pu résoudre le mystère et permis la neutralisation du criminel, même si celle-ci s'était concrétisée par la mort de ce dernier. Cependant, cette enquête l'avait amené à rencontrer Flora, cette femme promise à un autre dont il était tombé amoureux et dont le souvenir le hantait.

Depuis son retour à Rodez, il n'avait eu que quelques menues affaires à se mettre sous la dent et désespérait de se trouver confronté à une énigme lui permettant d'exprimer tous ses talents. Englué dans une mélancolie coutumière qui s'était renforcée depuis sa rencontre avec Flora, il n'avait pas eu le courage de quitter la maison de la rue Pantarelle. Les escarmouches avec Céleste, sa mère, ne se résignant pas à le voir endosser la carrière de policier, étaient monnaie courante. Ils avaient repris leur combat familial fait de

réflexions acerbes, de renonciations réciproques, de bouderies muettes et de mesquineries quotidiennes dont il ne parvenait pas à se dépandre.

A son retour, elle avait voulu profiter de l'aura conférée par la résolution de l'affaire et de la petite notoriété qu'il avait acquise en ville. Le préfet De Serres y avait participé de belle manière en vantant les mérites de « son » inspecteur qu'il avait eu la bonne idée d'envoyer en première ligne. On avait traîné le jeune homme dans quelques soirées pour le présenter à certains notables voulant rencontrer celui qui avait vengé la mort d'Armand Montel. On le mit en relation avec de bonnes familles en recherche d'un parti prometteur pour leurs jeunes filles en âge de se marier. Une demoiselle pouvait concevoir de s'unir à un policier si celui-ci envisageait une grande carrière dans la fonction, commissaire et puis pourquoi pas sous-préfet et on verrait bien ensuite. Bien évidemment, tout ceci ne dura pas, le soutien du préfet fut appelé ailleurs, l'ardeur de sa mère se heurta à sa mauvaise volonté, ses déclarations sur son rejet du mariage firent le reste. On le considéra de nouveau, au pire comme un mufle, au mieux comme un mauvais coucheur. Il retourna à sa tranquillité.

En ce jour d'hiver froid et gris, il avait décidé d'aménager son bureau, ce qu'il n'avait pu faire les semaines précédentes, trop pris dans une enquête de fausse monnaie qui l'avait retenu au dehors. L'affaire avait été heureusement réglée quelques jours auparavant et il se sentait prêt à arranger la pièce selon ses goûts. Elle disposait de peu de meubles, une grande table, deux chaises et trois bibliothèques légèrement bancales où disposer ses archives et des livres intéressant sa pratique.

Il était monté sur une chaise pour ranger quelques ouvrages sur l'étagère la plus haute lorsqu'on frappa à la porte. Pensant qu'il s'agissait du vieux Millard, incapable de mener à bien une tâche toute simple, il répondit de façon inamicale sans descendre de son perchoir, en poursuivant son travail. Il entendit que la porte se refermait et qu'on entraît, mais Millard resta mystérieusement silencieux. Il attendit l'inévitable question qui ne venait pas. De plus

en plus exaspéré, il se retourna vivement et manqua de tomber. Elle se tenait bien droite au milieu de la pièce et le regardait avec ce même air décidé qu'elle affichait toujours. Elle portait un long manteau de laine trempé par la pluie masquant la finesse de sa silhouette. Comme d'habitude, elle n'était pas parvenue à discipliner ses cheveux aux reflets roux dépassant de dessous son chapeau de feutre tout dégoulinant. Debout sur sa chaise, il se sentit stupide en la retrouvant exactement pareille à l'image qui ne quittait pas son esprit depuis la fin de l'affaire Montel : Flora Soneilhac. Devenue depuis quelques mois la fiancée de Joseph Anselme, l'ouvrier tanneur. Ne pouvant s'empêcher de fixer son visage, il revoyait le moment où elle l'avait quitté, à l'entrée de la rue des Commandeurs, lorsqu'elle était revenue vers lui pour poser un doux baiser sur les lèvres et faire ainsi l'aveu de son amour, lui déchirant le cœur. Cette confession muette était une vérité intangible mais elle ne remettrait pas en cause l'union prévue avec Joseph.

Confus, il ne pensait pas à l'accueillir et restait, les mains chargées de livres, à la regarder sans esquisser un geste.

- Bonjour inspecteur, finit-elle par dire avec un sourire.

Aussitôt, il sortit de sa torpeur et, posant les bouquins au hasard, il descendit maladroitement de sa chaise. Sa jambe raide, souvenir d'une bataille dans le cimetière de Saint-Privat pendant la guerre de 1870, le rendait malhabile et il retomba lourdement sur le sol. Elle l'examinait à son tour avec tendresse, touchée certainement par sa gaucherie dont elle connaissait la cause et il rougit. S'approchant d'elle, il saisit sa main tendue et murmura :

- Bonjour Flora, je suis tellement heureux de vous revoir !

De plus près, il retrouvait son visage sensible et mobile, ses traits accusés que certains pouvaient qualifier de durs, ses yeux sombres ne dévoilant rien de ses pensées, sa bouche bien dessinée et son menton fier. Le galbe de ses joues s'était un peu arrondi et Adrien songea que son bonheur de jeune fiancée atténuait la rudesse de sa physionomie. Il fut comme frappé par un coup invisible et ferma les yeux quelques secondes. Il se reprit et, avisant ses vêtements trempés, s'approcha d'elle et proposa :

- Je suis désolé, je manque à tous mes devoirs. Venez que je vous débarrasse de ce manteau mouillé et de votre chapeau.

Ce disant, il l'aida à retirer sa capeline et la posa sur une des deux chaises. Sous son manteau, elle portait une robe de sa confection en lainage bleu foncé faisant ressortir l'éclat de ses cheveux. Le corsage à manches ballons, bordé d'une simple dentelle de couleur crème, dessinait la poitrine et la taille. La jupe s'évasait joliment vers le sol avec une simple tournure dans le bas des reins. Adrien notait tous ces détails avec avidité pour se forger une image plus précise qui le suivrait pendant ses longues journées de solitude. Il récupéra ensuite son chapeau dont la plume faisait triste figure et l'accrocha sur la poignée de la fenêtre. Il fut de nouveau ébloui par la masse de ses cheveux retombant à moitié sur ses épaules malgré le chignon qu'elle tenta de remettre en forme à l'aide de quelques épingles. Invitant sa visiteuse à s'asseoir sur la chaise libre, il resta debout en face d'elle, appuyé contre le bureau.

- Racontez-moi, dit-il simplement.

Elle lança sa tête en arrière et se mit à rire. L'odeur de sa chevelure humide parvint jusqu'à lui, le replongeant dans ses souvenirs. L'invite du jeune homme la prenait au dépourvu et elle répondit rapidement.

- Ce serait trop long de tout vous dire. Je vais bien... nous allons bien. Le magasin est un succès et je ne manque pas de travail, j'ai même dû embaucher une apprentie et c'est d'ailleurs à ce propos que je viens vous voir...

- Comment êtes-vous montée jusqu'à Rodez ?

- Eh bien, par la diligence. Je me suis rendue au bazar *À la ménagère* pour me fournir en mercerie et en tissu car ce n'est pas simple de s'approvisionner en matières premières... Voyant qu'il l'écoutait d'une oreille distraite, elle ajouta rapidement, je dois repartir dans deux heures. Heureusement, malgré la pluie, la route n'a pas été mauvaise. Elle s'arrêta, attendant qu'il la relance mais comme il ne bronchait toujours pas, elle se leva brusquement et se mit à parler très vite. Adrien redécouvrait ses manières vives, sa façon de ne pas tergiverser et d'aller droit au but quand un sujet lui tenait à cœur. Il se força à prêter plus d'attention à ses propos.